

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE SAINT-QUENTIN

9, rue Villebois-Mareuil — 02 - SAINT-QUENTIN

SOUVENIRS d'ÉMIGRATION (1793-1800) du CHEVALIER de BUCELLI d'ESTRÉES

Les PHILIPPI de BUCELLI vivaient sur leurs terres, au nord de Saint-Quentin, aux limites du Vermandois et du Cambrais, entre les sources de la Somme et celles de l'Escaut. Ils habitaient le château du Tronquoy, tenaient la seigneurie de Joncourt, portaient le titre de barons d'Estrées et possédaient une maison de ville à Saint-Quentin.

Venus de Florence en Toscane, au XVI^e siècle, dans la suite de Catherine de Médicis, ils s'étaient fixés dans le nord du Vermandois au début du XVII^e siècle. Apparentés à la noblesse de la région et à la bourgeoisie saint-quentinoise, ils fournirent des officiers aux armées royales et des ecclésiastiques à l'Eglise.

En 1783, Albert de Philippi, par la mort de son père, héritait, à l'âge de 38 ans, des titres et des biens. Chevalier de la Garde du Roi, lieutenant des Maréchaux de France, Chevalier de Saint-Louis, il vivait, lors de la Révolution, au château du Tronquoy avec sa femme Anne Catherine Gorgia, fille d'un Conseiller du Roi au bailliage de Verdun, et leurs trois enfants.

L'aîné, Albert Quentin, né en 1772, officier du régiment d'Orléans-Dragons, hérita du titre de baron d'Estrées à la mort de son père, en 1808. Il mourut en 1838. C'est son arrière-petit-fils, M. Philippe d'Hervilly, dont je salue la présence dans cette salle, qui prit l'heureuse initiative de charger M. André-Pierre Frantzen de la publication :

- de l'Histoire des Philippi de Bucelli d'Estrées,
- des Mémoires d'émigration du Chevalier de Bucelli d'Estrées, dont je vais vous donner connaissance.

Le Chevalier de Bucelli d'Estrées, fils puîné d'Albert Philippi, âgé de 15 ans en 1793, émigra avec son père, rédigea ses souvenirs d'émigration vers 1810, et mourut au Tronquoy en 1850. Entre autres articles parus, vers 1840, dans les Mémoires de la Société Académique de Saint-Quentin, il a écrit un très vivant portrait du célèbre pastelliste Mau-

rice Quentin De Latour, avec qui, son père entretenait d'amicales relations. Dans la descendance de la sœur cadette du Chevalier, Gabrielle Constance, figure le célèbre statuaire Maxime Réal del Sarte, mort à Paris en 1954.

A la veille de la Révolution, Albert Philippi de Bucelli, baron d'Estrées, habitait tantôt son château du Tronquoy, tantôt sa maison de ville à Saint-Quentin. Il appartenait à la société insouciant et cultivée de la fin de l'Ancien Régime dont les pastels de Quentin De Latour ont fixé les visages souriants, les élégants costumes, la grâce légère. L'Ancien Régime oscillait sur ses bases féodales vermoulues, et cette société avait le charme d'un automne finissant. La France, bouillonnante de forces nouvelles et de jeunesse, allait briser les vieilles institutions qui l'étouffaient et engendrer un monde nouveau.

Mais le baron Philippi d'Estrées demeura fidèle à l'Ancien Régime. En 1789, il n'assista pas à l'Assemblée de la noblesse. Défaute fut donné contre lui. La Révolution éclata. Dans le premier semestre de 1793, son fils aîné, Quentin, rejoignit l'Armée des Princes. Le 10 août de la même année, le baron Albert Philippi fut averti que son arrestation était décidée. Il émigra avec son fils puîné, Quentin Marie, dit le Chevalier de Bucelli d'Estrées, alors très jeune homme, et futur auteur des « Souvenirs d'Emigration ».

Dans le temps nécessairement court qui m'est imparti, il ne m'est pas possible de vous lire de larges extraits des cent pages de ces souvenirs d'émigration. Je les résumerai donc en intercalant de courtes citations. Puissent-elles vous inciter à lire cet intéressant document.

Le 10 août 1793, à 8 heures du matin, une lettre fut apportée au baron d'Estrées, dans son château du Tronquoy :

« Fuyez, mon ami !... Cette nuit, un membre du Comité de Salut Public vous a désigné pour figurer à la cérémonie de demain anniversaire du 10 août. Je vous fais passer 19 louis d'or, seul argent que j'ai trouvé dans votre secrétaire. J'y joins votre croix de Saint-Louis et votre brevet. Disparaissez. »

« J'étais à déjeuner, écrit le jeune Chevalier, ainsi que mon père, dans la cuisine avec les moissonneurs... Nous gagnâmes les bois... A présent, qu'allions-nous devenir ? Que faire ? Où passer la nuit ? A qui se fier ? »

Cachés dans le grenier de leur fermier de Sequehart, le Chevalier et son père entendent les réflexions des paysans. L'un d'eux qui faisait la moisson s'écrie :

« J'ai gagné une bonne journée. Ce bougre de Philippi est

parti. S'il est pris, il sera raccourci ; ou bien s'il va voir Pitt et Cobourg, il ne reviendra pas, et mon bois est payé.» Puis ce fut le récit du pillage du château du Tronquoy.

Après avoir envisagé de se rendre dans la Somme où la Révolution lui semble moins violente, le baron décide d'émigrer. Pour parcourir les soixante-cinq kilomètres qui, à vol d'oiseau, séparent Le Tronquoy, d'Orchies, dans le Nord, où se trouvent les avant-postes autrichiens, quatre mois et demi de marches épuisantes et de contre-marches angoissées, de détours et de séjours dans des caches dangereuses leur seront nécessaires. Ils parcourent ainsi environ trois cents kilomètres. D'abord retenus par l'espoir, et aussi par l'amour de leur terre, ils s'abriteront dans des fermes tenues par de riches paysans encore royalistes, ou dans les communs qui en dépendent. La baronne d'Estrées leur apporte nuitamment un peu de linge dans une maison isolée au fond d'un verger qui leur sert de retraite. Le lendemain, elle est arrêtée et emprisonnée à Laon. Ils se cachent chez des amis à Hervilly. Puis, devant le danger mortel que courent ceux qui les reçoivent, ils s'éloignent vers Comblès, Albert, Douai. Gênés dans leur fuite par la présence des troupes françaises, ils reviennent sur leurs pas, vers Arras, Bapaume, puis se dirigent vers Lens, marchant pendant les claires et chaudes nuits d'août, sous les pluies de septembre, dans les premiers froids d'octobre, traqués par les patrouilles, effrayés par les saules qui prennent forme humaine dans l'obscurité, sous la conduite de guides plus intéressés par les louis d'or que dévoués à la cause royaliste.

A grand peine, le baron et le chevalier se font établir de faux passeports que l'indiscrétion d'un prêtre fera annuler un peu plus tard. Le baron d'Estrées s'est habillé en fermier, et le Chevalier est, dit-il, « métamorphosé en véritable petit vacher : gros souliers, veste d'indienne, guêtres de toile grise avec l'habit de la même étoffe, un vieux chapeau et mes cheveux coupés en rond. Voilà ce qu'était devenu le petit Chevalier si bien peigné, si soigné, si bichonné. »

Les mouvements des troupes françaises les empêchent de nouveau de traverser la frontière et les obligent à rétrograder. Il leur faut traverser « le canal de la Sensée qui va à Douai ». C'est une vieille femme qui, risquant sa vie contre de l'or, les transporte successivement, eux et leurs bagages, dans un pétrin en guise de barque. L'hiver est venu. Par de mauvais chemins, sous une pluie mêlée de neige, dans une obscurité complète, les deux fugitifs et un guide arrivent dans une grande ferme où on les cache

dans la paille du grenier. Une trentaine de personnes sont rassemblées : cinq religieuses, des jeunes gens fuyant le service militaire, et d'autres encore... Un prêtre réfractaire dit la messe, puis bénit la petite troupe qui se met en marche. Le 22 décembre, par une nuit de gel qu'éclaire la lune, le groupe s'engage dans un bois par lequel il est possible d'atteindre les lignes autrichiennes. Tout à coup, les émigrés se trouvent en face d'une patrouille française. Ils s'éparpillent. Le Chevalier tombe dans un trou plein d'eau dont il brise la glace dans sa chute. Son père le retrouve. Ils retournent sur leurs pas, mais trois religieuses ont été arrêtées. Elles seront fusillées.

Le lendemain, après avoir essuyé le feu des troupes françaises, ils atteignent les lignes autrichiennes. Aux paroles du guide : « Messieurs, vous êtes libres ! », ils répondent : « Vive le Roi ! ». Ils étaient partis du Tronquoy le 11 août 1793 à 6 heures du matin. Ils arrivent à Tournay le 24 décembre à 7 heures du soir. Leur voyage en France avait duré quatre mois et demi. Leur séjour à l'étranger devait se terminer en 1800.

En exergue de la deuxième partie des « Souvenirs », le Chevalier cite Du Bellay : « Plus je vis à l'étranger, plus j'aime ma patrie. »

À leur arrivée au Quartier Général à Tournay, les deux émigrés sont reçus par le Comte Kinsky, commandant les Autrichiens, le prince Frédéric d'York, deuxième fils de Georges III. Ceux-ci les interrogent sur l'état de la noblesse en France et leur font servir à déjeuner. Puis le baron et son fils retiennent une chambre à l'auberge. Le lendemain, ils font venir un tailleur et se présentent au Comte de Cunchy, Commissaire des Princes français, qui les inscrit... Ils passent la soirée chez le marquis d'Humières où les a conduits le marquis Duhamel de Coutiches. Dès la sécurité retrouvée, le premier soin des émigrés est de reprendre leur rang par le vêtement et la vie de société. Mais cette joie est de courte durée. L'or emporté de France s'épuise. Le baron et son fils vivent avec une trentaine de Français dans une sorte de pension de famille. Puis le Chevalier tombe malade. Atteint de la variole, il délire. Pendant un mois, un autre émigré, un religieux, le soigne « comme aurait fait une mère », écrit le jeune homme. Il guérit. Après un séjour de deux mois à Tournay, les deux nobles se rendent à Mons où des amis les invitent à se joindre à eux « ce que nous acceptâmes par raison d'économie ». Ils y trouvent beaucoup d'émigrés, et principalement des Picards. Ils espèrent. Le Chevalier écrit : « Le succès des Autrichiens

allait sans doute nous rapprocher de nos propriétés. En attendant, nous formâmes toute une nouvelle société dans notre nouvelle installation, non seulement parmi les émigrés, mais encore parmi les habitants.» Chaque matin, tous se réunissent au café pour prendre connaissance des journaux et des lettres que quelques-uns reçoivent encore de leur famille. Le Chevalier est désigné pour lire « *Le Moniteur* » qui publie la liste des victimes du Tribunal Révolutionnaire. Ce n'est pas une tâche aisée. Il lui faut souvent supprimer les noms des parents de ceux qui l'écoutent.

Puis, l'Armée autrichienne entre en France. Les émigrés la suivent. Ils quittent Mons pour Valenciennes. Le drapeau autrichien flotte sur le beffroi. « En voyant ce signe de domination, écrit le Chevalier, mon père me fit promettre de ne jamais servir une puissance qui, prenant prétexte de rétablir l'ordre dans notre pays, ne venait que pour l'envahir... Un sentiment indescriptible s'empara de nous en nous retrouvant proscrits dans une ville française. »

Le baron d'Estrées, soucieux de donner suite à l'éducation de son fils, le fit entrer au collège de Valenciennes où le jeune homme reprit, en particulier, ses études de dessin et de peinture. « Mais, note-t-il, le vent de l'infortune recommence à souffler. Mon père tombe malade. Quoiqu'en France, je sentis tout le poids de la proscription. » Un matin de mai 1794, on frappe à la porte du baron d'Estrées : « Vite, il faut quitter la ville. L'armée autrichienne est en pleine retraite, et ce soir Valenciennes sera cernée. » Le malade monte dans un chariot appartenant à une abbaye et transportant des reliques.

L'armée française avance rapidement. Les émigrés traversent Bruxelles sans s'y arrêter. Ils arrivent à Anvers. Il semble bien que la ville soit occupée par les Français, car c'est le général La Marlière, commandant l'avant-garde de l'Armée du Nord qui vise leurs passeports. Il les engage à partir directement en Angleterre. Mais le baron et son fils n'ont rien perdu de leur curiosité intellectuelle. Ils passent par Amsterdam et La Haye « désireux de voir du pays », s'embarquent à Hellevoetsluis. Après cinquante-deux heures de bateau, ils arrivent en Angleterre où ils vont retrouver le frère aîné du Chevalier qui s'y est retiré après le licenciement de l'armée des Princes.

Le baron d'Estrées et son fils passeront un an et huit mois en Angleterre, à Londres, à Epsom et à Surrey. Ils avaient quitté leur château du Tronçoy depuis onze mois. Le Chevalier écrit : « Malheureusement, notre bourse réunie à celle

de mon frère ne présentait pas un capital bien considérable. Il était urgent de s'occuper utilement. Une annonce dans les journaux publics fit connaître que mon père et mon frère se proposaient pour donner des leçons de peinture, dessin et escrime. Personne ne se présentant, nous commençons à être sérieusement inquiets.»

Heureusement, le baron rencontra un de ses anciens camarades aux mousquetaires gris, à qui il avait rendu service. Celui-ci les mit en rapport avec l'un des plus riches négociants de la Cité, nommé Louis Tessier, descendant de Huguenots chassés de France lors de la Révolution de l'Edit de Nantes. Le négociant confia aux d'Estrées « la partie peinture des immenses réparations dont son château avait besoin : restaurer et mettre en ordre la galerie de tableaux et même la dorure, telles furent nos occupations chez M. Tessier. Pour cela, nous recevions dix guinées par mois (environ cent quarante-cinq francs). Ajoutant à cette somme le produit des leçons de dessin données par mon père et mon frère, nous pouvions amplement subvenir à toutes nos dépenses forcément assez lourdes, nos relations nouvelles nous obligeant à plus de toilette.»

Le Chevalier se levait tous les jours à cinq heures du matin et se couchait très tard, ayant de plus la charge de préparer les repas. Puis, en mars 1796, après un an et huit mois de séjour en Angleterre, une lettre annonça au baron qu'il était rayé provisoirement de la liste des émigrés et qu'il devait se rendre à Hambourg où il trouverait les papiers pour rentrer en France. « Il est difficile de rendre ce que j'éprouvais à la lecture de cette lettre ! écrit le Chevalier. Nos préparatifs furent vite achevés. Embarqués à Norwich, nous mîmes cinq jours pour nous rendre à l'embouchure de l'Elbe, contrariés par un gros temps.»

Mais ils durent séjourner à Hambourg. En avril 1796, la ville présentait un spectacle des plus extraordinaires, étant restée neutre au milieu de la conflagration générale. Toutes les nations d'Europe y avaient des comptoirs. A ce cosmopolitisme, s'ajoutait la présence de milliers — peut-être 20.000 — émigrés français. Le baron et son fils reçurent le meilleur accueil de M. Reinhard, l'ambassadeur de la République Française. Mais, après huit mois de résidence à Hambourg, les deux émigrés attendaient toujours les papiers qui n'arrivaient pas, et constate le Chevalier : « Notre petit pécule baissait de jour en jour.»

Par bonheur, un émigré fortuné, le Comte de Jumilhac qui avait acheté une maison de campagne à Wansbeck, à deux

heures de Hambourg, les invita à diriger les travaux de réfection de l'immeuble. Ils furent ses hôtes de septembre 1796 à janvier 1797. En avril, leurs ressources tombant au plus bas, le baron et son fils coururent le risque de rentrer en France simplement munis de la lettre du maire de Saint-Quentin leur annonçant leur radiation de la liste des émigrés. Par Amsterdam, ils gagnèrent Anvers, riches de six cents francs que leur avait prêté un ami. A Anvers, ils furent arrêtés et conduits chez le Commissaire de police de la Ville. Mais leur connaissance de l'art de la peinture qui leur avait permis de subsister pendant leur exil, les sauva. Le Commissaire possédait des tableaux. Ils s'en entretenirent avec lui. Dès lors, il leur rendit la liberté sur parole et les traita en hôtes. Après une semaine d'attente, les deux émigrés reçurent des passeports en règle.

« Nous fûmes d'une traite à Cambrai, écrit le Chevalier. Puis de Cambrai, nous regagnâmes Saint-Quentin en diligence, une berline à six places que nous reconnûmes pour nous avoir appartenu. Le voiturier l'avait achetée quand la République avait vendu nos meubles. Jugez de notre surprise et de notre émotion en montant dans cet équipage, et que de réflexions cela nous suggéra ! N'y étions-nous pas un peu chez nous ? »

Mais malheureusement pour le baron et son fils, la France du XVIII^e, est entrée dans le passé. La société royale, si douce aux privilégiés de l'Ancien Régime, n'est plus. « Nous arrivâmes à Saint-Quentin à la nuit tombante. Très peu de monde pour nous recevoir ; ma famille alors habitait Laon. Nous exhalions encore une odeur de proscrits... Ceux qui, dans un temps prospère s'étaient dits nos amis, s'éloignaient de nous. Nous frappâmes à plusieurs portes qui restèrent closes. Chose remarquable, nous fûmes mieux accueillis par les patriotes que par ceux qui se disaient royalistes... Il y avait quatre ans et demi que nous avions quitté la France. Ce peu de temps avait suffi pour apporter dans les habitudes, dans les usages, dans les costumes et jusque dans le langage et dans les noms un changement tel, qu'en temps ordinaire, un demi-siècle n'eut pas fait. Laisant le côté politique et les événements qui en découlent, je reviens à mes sensations personnelles. Or, la plus pénible de toutes fut celle que nous ressentîmes en visitant Le Tronquoy, abandonné depuis notre départ. Il n'y avait plus de portes, pas une seule vitre, l'herbe avait poussé partout à hauteur d'homme ; l'eau du ciel inondait les appartements. Les jardins étaient convertis en bois taillis ; pas un être vivant là où jadis régnait l'activité ;

plus un seul des arbres séculaires qui entouraient le château. Non, il n'est pas possible de décrire ce que nous éprouvâmes au milieu de ces désastres. Ce n'était pas le calme du cimetière et cependant c'était le silence de la mort ! Nous visitâmes toutes les pièces une à une, plus un meuble, plus rien. A chacune de ces chambres s'attachait jadis un nom, un souvenir. Voici les chambres d'amis, et, parmi eux, que de disparus ! Ils avaient habité là aux jours heureux. Notre visite achevée, nous quittâmes le château, silencieux. Oppressés, nous ne pouvions proférer un seul mot... Mais ce n'était pas tout. Notre maison de ville avait été saisie et vendue par la République. Là encore, nous étions des étrangers. Force nous fut de nous loger en chambres garnies, très modestes, plus modestes que celles que nous avions occupées précédemment. Quel isolement !... Nous étions étrangers dans notre patrie. Malgré l'amour du sol natal, je me pris à regretter notre maisonnette d'Ep-som. »

Le sort va donner satisfaction au jeune Chevalier. La conspiration royaliste à la tête de laquelle était le général Pichegru fut déjouée le 18 fructidor (4 septembre 1797). Le Directoire défendit la République en proscrivant ceux qu'il suppose favorables aux conspirateurs. L'extrait du registre qui ordonne au baron et à son fils de quitter la France est signé de Fouquier-Forest, frère du défunt Fouquier-Tinville.

« Nous vîmes que les malheureux ont bien peu d'amis, constate le Chevalier, et que la famille même vient souvent à manquer dans les calamités. » Dans « l'indifférence générale », et leurs propriétés étant vendues ou séquestrées, les deux hommes quittent de nouveau la France avec quinze cents francs pour tout avoir. C'était la misère en perspective.

« Notre vie fut insignifiante pendant les cinq mois que nous passâmes à Utrecht », note le jeune homme. De la Hollande, qu'occupent les Armées françaises, ils se rendent à Emmerich, sur la rive droite du Rhin, dans le duché de Clèves. Ils y retrouvent de nobles émigrés. Leur pécule diminue tous les jours malgré la vie la plus frugale et la plus stricte économie. Pendant le Carême de 1800, ils dépensent vingt-cinq francs en quarante jours. Le baron tombe malade, et le médecin lui conseille la diète. « Je suivis le même régime », écrit le Chevalier. Le 2 mai de l'année 1800, il leur reste 3 liards. « Mon père était toujours sur le grabat. Le médecin s'aperçut que ses ordonnances n'étaient pas faites. Aisément, il en devina la cause puisque après son dé-

part, je trouvai sous sa dernière ordonnance un peu d'argent de Hollande qu'il y avait glissé.» Mais, une fois encore, leur connaissance de la peinture les sauve. Sans doute aussi, certains Allemands en prirent-ils prétexte pour les secourir. Les deux hommes reçoivent 15 frédériks d'or et paient leurs dettes. Le baron se rétablit.

La tourmente révolutionnaire se calme en France. Le Chevalier vend quelques tableaux qu'il a peints, avec le produit de cette vente, toutes dettes payées, il leur reste 30 fr. avec lesquels... « Nous nous mîmes en route pour Saint-Quentin où nous arrivâmes le 9 octobre, jour de l'ouverture de la foire de l'année 1800. »

Sur cette phrase s'achèvent les « Souvenirs d'Emigration ». De nouveau, le Chevalier va habiter le château du Tronquoy où il mourra cinquante ans plus tard, à l'âge de soixante-treize ans. Adolescent, il a ressenti plus vivement encore les peines de l'émigration que ses dangers. Mais, de ce caractère doux et tranquille ne jaillit pas un cri de colère, pas une plainte. Avec une charmante maturité, le jeune Chevalier consacre toute son attention à son père atteint jusqu'au fond de l'âme par le bouleversement social et l'exil. Ainsi, la valeur historique des « Souvenirs d'Emigration » s'accroît d'un témoignage humain profondément émouvant.

Jean AGOMBART.

SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE SAINT-QUENTIN

Bibl. :

« LES PHILIPPY de BUCELLI d'ESTREES »,

Histoire d'une famille 1544-1942,
par ANDRE-PIERRE FRANTZEN.

« SOUVENIRS D'EMIGRATION 1793-1800 »,
du Chevalier de BUCELLI d'ESTREES,

Présentation et annotations de ANDRE-PIERRE FRANTZEN
52, avenue de Musset — 78 - LE VESINET (Seine-et-Oise).